

qui les sépare en fait de poésie, est immense. Le second traducteur d'Aratus fut Germanicus-César; le troisième, Festus-Avienus, qui écrivoit sous le regne des fils de l'Empereur Constantin, ou peut-être même sous celui de Théodose I.

Nous avons donc trois poèmes latins sur l'astronomie: mais à le bien prendre, ces trois poèmes n'en forment qu'un seul; ils ne diffèrent que par l'expression, le sens est le même; en traduire un, c'étoit les traduire tous les trois. Il ne restoit donc à M^r. P. d'autre parti que celui du choix. Cicéron est simple, clair, & rend assez précisément tout le texte d'Aratus: mais son ouvrage est imparfait; il n'en est parvenu jusqu'à nous qu'environ les trois quarts. Le célèbre Hugues Grotius s'est exercé à suppléer à ce qui manquoit aux Aratées de Cicéron; conservant avec fidélité ce qui nous restoit de ce poème, il a rempli les lacunes par des vers que Cicéron même n'auroit peut-être pas défavoués. Germanicus est encore plus incomplet que Cicéron, & personne, que je sache, n'a suppléé à ce que nous avons perdu de son ouvrage. Il est peut-être d'ailleurs trop concis; il réduit quelquefois à deux ou trois vers latins dix ou douze vers grecs d'Aratus. Enfin Rufus-Festus-Avienus, dont le tems a respecté l'ouvrage entier, donne dans un excès directement opposé. Aratus ouvre son poème par ces trois mots: *En Διὸς ἀρχώμεθα*, commençons par Jupiter. Avienus tourne cela de six manières différentes, & quatre grands vers lui suffisoient à